

*Revue*

*des*



*Études Napoléoniennes*

---

DIRECTEUR : ÉDOUARD DRIAULT

---

*Sine irā et studio.*  
(TACITE, *Annales*, I, 1.)

DEUXIÈME ANNÉE

**Tome I**

JANVIER-JUIN 1913

---

SLATKINE REPRINTS

GENÈVE

1976

# MÉMOIRES ET DOCUMENTS

---

## JOURNAL DU COLONEL BÉCHAUD DE L'ARMÉE DE PORTUGAL<sup>1</sup>

OCTOBRE 1812

(*Suite et fin.*)

---

### *Arrivée de l'avant-garde devant le pont de Cabezon.*

Vous avez dit juste, Milord, au sujet des renforts que l'armée de Portugal a reçus. Vous êtes si bien servi par vos agens secrets, par vos espions, qu'il n'est pas étonnant que vous sachiez si bien ce qui se passe chez nous. Ces 10 000 hommes de renfort sont la plupart des jeunes soldats, mais tout le monde sait en combien peu de tems ils prennent les habitudes du métier, acquièrent la valeur des vieux soldats; on sait aussi que mêlés avec ces derniers, ils marchent au combat aussi bien qu'eux; c'est un avantage que notre nation aura toujours sur la vôtre, qui est obligée d'acheter à grands frais des recrues qui déserteroient ou feroient mal la guerre si on ne les laissoit mûrir, s'exercer longtems en Angleterre avant de les jeter dans les rangs à l'armée, et que seroit-ce encore si vos soldats n'étoient bien nourris, bien payés et éniivrés les jours de combat! mais poursuivons notre marche!

L'avant-garde est passée le 26 au jour au gué du Carrion contre le pont de Villamuriel, dans lequel village on a trouvé beaucoup d'Anglais blessés et même d'autres qui se portoient bien et qui furent faits prisonniers; les différentes armes ont traversé la ligne de la veille des Anglais, et étant parvenues à la sommité, elles ont trouvé un plateau immense, inculte, couvert ou de pierres ou de fougères, qui rendoient la marche très difficile. On s'est avancé dans la direction de Duenas que

1. Voir le croquis dans la livraison précédente, t. II, p. 387.

*Mémoires et Documents.*

l'on a traversé, on a fait former les faisceaux pour reposer la troupe pendant deux heures en avant de cette ville, on a repris la grande route de Valladolid, et on est arrivé ainsi avant la nuit au couvent qui est à 1 000 toises du pont de Cabezon, où tous les régiments d'infanterie ont été placés les uns en masse, les autres en bataille, de manière à présenter un carré plein inaccessible aux insultes de l'ennemi que l'on a vu être établi au pont. Ce terrain étant très uni, on a formé une ligne de postes très rapprochés décrivant l'arc depuis le parallèle de Cigales jusqu'à la Pisuerga, coupant la grande route qui étoit gardée par les voltigeurs et un piquet de cavalerie; on étoit un peu fatigué, les soldats se sont bornés à démantibuler ce soir là le couvent pour en avoir du bois, et se sont couchés avec cette même tranquillité d'esprit que l'on a dans une garnison. A 11 heures, on entend une vive décharge de coups de fusil partant du pont, tout le monde se réveille en sursaut, court aux armes se demandant ce que c'est et se préparant à recevoir l'ennemi. C'étoit le général Maucune qui, seul de sa personne, avoit pris un peloton de voltigeurs de grande garde et étoit allé jusques sur le pont pour reconnoître comment il étoit gardé. Le général arrivé jusqu'à 25 pas du factionnaire anglais qui crie deux fois qui vive, le poste ennemi fit sa décharge sur le général qui n'en reconnut pas moins qu'il n'y avoit pour toutes barricades sur ce pont que quelques voitures par dessous lesquelles des tirailleurs hardis auroient pu passer pour égorger le poste et débarrasser le passage, le général s'étant assuré que ce pont pouvoit être enlevé d'un coup de main avant que la mèche n'y fut mise, a regretté beaucoup de ce que d'après le plan de marche arrêté par le général en chef il n'ait pu le faire attaquer. Ce général proposoit un autre plan qui, s'il eût été exécuté, nous auroit presque sans coup férir mis dans le cas d'enlever les troupes qui gardoient Cabezon, dont les camps étoient cachés derrière une montagne qui touche à ce bourg; ce plan nous eût ensuite conduits dès le 27 aux portes de Valladolid avant que l'évacuation entière n'eût été effectuée; nous y aurions indubitablement fait beaucoup de prisonniers, surtout les malades qui y étoient encore ce jour là. Ce plan du général étoit de faire traverser au gué, ou comme on auroit pu, la Pisuerga, à deux lieues au-dessus de Cabezon, de grimper le rideau qui commande cette rivière à sa rive gauche, de manœuvrer sur le plateau qui est au-dessus de manière à tourner Cabezon, de couper la retraite de l'ennemi qui y étoit, de venir ensuite tomber sur Valladolid par le pont qui est entre les routes de Duenas et Tudela; mais il paroît que le général Souham avoit pris une autre résolution, qui étoit de gagner les bords du Duero en tournant Valladolid du côté de Rioséco et d'arriver par là à Simancas et Tordesillas sans rien donner au hazard et sans perdre de monde.

*Journal du Colonel Béchaud.*

Milord, vous deviez en ce moment être à Valladolid dans de bien vives inquiétudes, car nous ne vous avons pas donné le moindre relâche. Voici ce que vous fîtes en cet instant d'après votre rapport de Rueda du 31 octobre.

« L'ennemi passa le Carrion les 26 et 27, et ce dernier jour il rangea son armée sur les hauteurs près de Cigales en face de notre position sur la gauche de la Pisuerga; et son avant-garde environ à deux milles en avant du corps principal et à la moitié de cette distance de Cabezon. Le 28, il étendit sa droite et tenta de forcer les ponts de Simancas et Valladolid, dont le premier fut défendu par le colonel Halket avec la brigade de la 7<sup>e</sup> division, et le dernier par le lieutenant général comte de Dalhousie avec le reste de la 7<sup>e</sup> division; à la fin le colonel Halket étant vivement pressé fit sauter le pont; en même tems il envoya le régiment de Brunswick-Oels à Tordesillas, vers laquelle ville l'ennemi détacha des troupes dans la soirée du 28; aussitôt que je le sus, j'ai cru devoir me retirer de la Pisuerga et traverser le Duero, ce qui fut exécuté sans difficulté le 29 du courant par les ponts de Puente de Duero et Tudela. »

*Station de l'avant-garde devant le pont de Cabezon.*

Le 27, après que le brouillard a été dissipé, le général Maucune, voulant s'assurer si l'ennemi étoit en force à Cabezon, a fait une démonstration d'attaque, il a fait arriver son artillerie avec quelques compagnies de voltigeurs jusqu'à quart de portée du pont et a fait canonner l'ennemi qui à son tour a prouvé qu'il avoit de l'artillerie; ses pièces étoient au pied de la côte à l'autre rive de la Pisuerga, entre les premières maisons de Cabezon et le pont; elles tirèrent d'une manière soutenue pendant quelques instans, les coups arrivèrent aux têtes de colonnes, tuèrent et blessèrent quelques hommes dont une file du 66<sup>e</sup>; alors le général se voyant condamner à rester, bien malgré lui, en panne devant ce maudit pont, ne voulut pas sacrifier inutilement la vie de plusieurs de ses braves; il ordonna que l'on reculât le carré plein de notre bivouac et que les troupes y rentrassent; on y passa le reste de la journée du 27, et toute celle du 28, chacun de nous fâché d'être ainsi arrêté dans la poursuite de l'ennemi.

Nous étions en vue du village de Cigales qui étoit rempli de vin; du camp nos soldats en ont senti le parfum, et dès le 27 au matin la procession de gens chargés d'outres, de barriques, de bidons, de marmites pleines de vin a commencé et n'a cessé que lorsque nous avons levé ce camp. Tout le tems de ce repos forcé a été passé dans les libations continues et dans une ivresse presque générale, les chefs ont eu un peu d'indulgence envers les soldats, parce que d'un côté ceux-ci avoient tant

*Mémoires et Documents.*

fatigué qu'ils avoient besoin de se refaire, que de l'autre les caves n'étoient pas loin, que les buveurs étoient sous la main si on avoit eu besoin d'eux et que, quoique en présence de l'ennemi, l'on ne devoit pas craindre grand chose de ses entreprises contre nous, puisqu'il étoit obligé de passer un pont étroit pour nous faire la moindre attaque.

Cette station de trois nuits et deux jours, outre le repos et la gaieté qu'elle a amenés dans nos rangs, y a ramené aussi beaucoup de trainards et de gens qui n'avoient pu suivre dans la marche forcée que nous venions de faire.

Dès le 27, toutes les armes, toutes les autres divisions de l'armée, arrivèrent, débordèrent notre droite; les unes furent à Simancas, d'autres à Tordesillas, quelques coups de canons et de fusils s'échangèrent près du pont sur le Duero qui existe dans chacune de ces villes; l'ennemi ayant toujours ou la Pisuerga ou le Duero entre lui et nos troupes, il n'y eut aucunes affaires chaudes pour l'occupation de tout ce pays jusqu'à Tordesillas. Le 27 le grand quartier général et toutes les administrations de l'armée vinrent s'établir à Cigales. Le 28 l'infanterie de l'armée du nord déboucha, les parcs de réserve d'artillerie, les grands bagages, les voitures de régiment, tout cela sous la conduite du général Rouyer arriva à Cigales, et nous mit en mesure de continuer notre marche avec tout ce qui nous étoit nécessaire.

Vous êtes très heureux, Milord, d'avoir eu ainsi à votre service des obstacles naturels, des rivières, des ponts, un grand fleuve, aussi vous n'avez pas manqué d'en profiter, et comme vous faites la guerre en grand méthodiste des tems antérieurs, vous n'avez pas omis de retarder notre marche par tous les incidens de localités possibles et surtout en faisant sauter tous les ponts; nous vous avons malgré cela, chaque jour, ramassé beaucoup d'hommes trainards, nous vous en avons fait passablement de prisonniers, mais combien de soldats de vos trois nations n'aurions nous pas envoyé creuser des canaux en France, sans ces sages et louables précautions de votre part!

Vous achevez votre rapport du 31 octobre comme il suit :

« Le pont de Tordesillas fut détruit à l'approche de l'ennemi dans la soirée du 28 et j'envoyai l'ordre au régiment de Brunswick-Oels de prendre poste sur ses ruines de manière à empêcher l'ennemi de rétablir le pont; mais j'eus la mortification d'apprendre dans la nuit du 29, que ce régiment avoit été obligé d'abandonner son poste et comme j'avois vu dans cette soirée que toute l'armée marchoit vers Tordesillas, il étoit évident qu'il n'y avoit pas de tems à perdre. En conséquence, hier de grand matin je fis marcher l'armée sur la gauche et je postai les troupes sur les hauteurs entre Rueda et Tordesillas immédiatement en face et

*Journal du Colonel Béchaud.*

près du pont de Tordesillas. A notre arrivée, nous trouvâmes le pont presque réparé, mais l'ennemi n'avoit fait aucune tentative pour le passer et maintenant il n'a pas beaucoup de troupes rassemblées dans ces environs.

« J'apprends que quelques unes ont marché vers Valladolid et d'autres vers Toro.

« J'ai reçu des lettres du lieutenant général sir R. Hill du 29, le Tage étoit guéable partout, et l'ennemi avoit fait passer un corps de troupe à Fuente-Duenas. Sir R. Hill avoit rassemblé ses troupes sur le Jarama. Il a du recevoir, le 29, un ordre de se porter sur Arévalo. »

*Marche et établissement de l'avant-garde sur les bords du Duero.*

Tout ce que vous venez de dire, Milord, dans les deux avant-derniers paragraphes ci-dessus est de la plus exacte vérité, mais pourquoi avez-vous ainsi passé le Duero sans coup férir? C'est parce que vous nous avez retardé le passage de la Pisuerga en faisant défendre et sauter ensuite les ponts de cette rivière; vous ne pouvez pas douter que si nous eussions pu inonder la vaste plaine qui est entre Valladolid et vos deux points de retraite, Puente de Duero et Tudela, pendant que vous y étiez, il n'y eût eu là une forte explication entre nous.

L'avant-garde voit et entend sauter le pont de Cabezon le 29 à 7 heures du matin. Tous les régiments à ce spectacle prennent les armes d'un mouvement spontané, et se tiennent prêts à marcher avant même que le général commandant n'en ait donné l'ordre, tant on sentoit la nécessité de poursuivre l'ennemi, tant on étoit impatient de le faire.

Nous laissons à l'infanterie de l'armée du nord le soin de rétablir ce pont. Nous nous ébranlons aussitôt, nous nous portons en contournant Valladolid sur les hauteurs qui commandent cette ville près de la route de Medina del Rioséco. De là nous voyons à nos pieds la belle cité de Valladolid, la fumée épaisse des cheminées nous annonce que les habitants qui, en tous tems, ont été bien traités par nous, sont restés dans leurs foyers, nous apercevons les plus curieux d'entr'eux huchés sur les toits et dans les clochers, nous reconnoissons que les Anglais ont fait sauter deux arches du pont de la Pisuerga, beaucoup d'habitans sont agglomérés dans les têtes des rues, et au côté opposé du pont, paroissant désirer notre prompte rentrée dans leurs murs et s'empressant d'apporter les matériaux nécessaires pour traverser le creux fait par l'explosion. C'est là et dans cette attitude que notre général en chef a reçu des magistrats de la ville les honneurs d'usage. En portant, des hauteurs de notre position, nos regards au delà de Valladolid aussi loin que notre horizon visuel peut s'étendre, nous voyons les derniers escadrons d'arrière-garde

*Mémoires et Documents.*

anglaise sortir de la ville par les portes de Madrid et Tudela, plus loin nous appercevons des masses considérables de toutes armes qui prennent en différentes directions le chemin du Duero.

Nous ne restons pas longtemps devant Valladolid, nous n'y entrons même pas ; de là nous nous portons sur Simancas où nous trouvons un autre pont sauté, nous arrivons à la hauteur du Duero, nous marchons parallèlement à son cours, ayant en vue plusieurs camps anglais, jusqu'à Saint-Miguel-de-pino où nous arrivons à 7 heures du soir.

Le 30, la première division qui occupoit Tordesillas file sur Toro, l'avant-garde vient s'établir militairement dans cette première ville et dans les villages adjacents le long du fleuve, la 1<sup>re</sup> brigade de la 5<sup>e</sup> division est placée à Torresilla de la Abadessa, la seconde reste à Tordesillas. Le quartier général en chef laisse les administrations à Valladolid et vient s'établir à Tordesillas qui est devenu le centre de notre ligne d'opérations.

Dans cette position nous avons de toutes parts le fleuve entre l'armée ennemie et la nôtre, nous avons l'agrément de voir les différents camps qu'elle établit entre Rueda et la tête du pont de Tordesillas, le coup d'œil sur les tentes bien alignées est magnifique, nous voyons avec intérêt qu'il ne manque rien à Messieurs les Anglais de tous les objets et matériaux nécessaires à une castramétation régulière, chaque soldat anglais a sa marmite et son bidon, chaque officier a son cheval, son cadre, son lit, toutes ses petites aisances, comme dans les tems où l'on faisoit de ces guerres de convention dans lesquelles on se prevenoit pour se combattre. Si ces Messieurs n'avoient d'immenses moyens de transport à leur disposition, ils seroient bien obligés d'en rabattre de leurs aisances, et si nous avions une fois l'avantage de leur donner une bonne déroutte, je crois qu'ils seroient bien embarrassés pour se faire suivre de leur attirail et qu'ils nous en céderoient une bonne partie. Nous, au contraire, habitués aux fatigues du métier par les longues guerres que nous venons de soutenir, nous ne connoissons plus ni les marquises ni les tentes, nous prenons le sol pour matelat, la voute du ciel pour abri, seulement lorsque ses cataractes s'ouvrent et nous humectent un peu trop, nous nous décidons à faire de très foibles abris provisoires que nous établissons à regret lorsque nous n'avons pas la certitude de rester quelques jours en position. Nos officiers d'infanterie ont pour toute garde robe ambulante un petit porte-manteau qui renferme à peine un rechange, les trois quarts font la guerre en Spartiates pédestrement à la tête de leur troupe. Nos soldats sont heureux lorsqu'ils ont dans le sac une seconde paire de souliers et de guêtres et une chemise à mettre lorsqu'ils lavent celle qui est sur le corps ; il n'en est pas de même des vivres : nos soldats en chargent tant qu'ils peuvent en porter, nous les ly avons habitués,

*Journal du Colonel Béchaud.*

cela ne leur coûte plus, et même la nécessité dans cet agréable pays leur en a tellement imposé le devoir, que nos jeunes soldats même ne font pas difficulté de porter au-dessus du sac un étui en sorte de porte-manteau dans lequel il y a quinze biscuits de 18 onces, plus en bandouillère deux pains de 3 livres, de manière que calculant ce poids avec celui du fusil, de la giberne, du sac, de la capotte souvent imbibée d'eau, et de ses 50 cartouches, chaque homme doit avoir de 50 à 60 livres à porter et cependant on marche bien et souvent les queues de colonnes courent avec cette charge sur le corps.

Pendant cette station, nous causons souvent avec ces Messieurs les Anglais tant à travers le fleuve qu'à la tête du pont; ils sont, selon leur antique habitude, très polis et non moins politiques dans leurs discours. Ces Messieurs avoient un jour leurs postes de cavalerie très près des nôtres, les védètes se touchoient presque, le général Maucune s'en offusqua, les envoya prier d'être un peu plus réservés et de se retirer à une portée plus respectueuse, ces Messieurs connoissant parfaitement les règles de l'honnêteté de la déférence, exécutèrent à la lettre et promptement ce qui étoit exigé d'eux, dès lors on resta très paisiblement en face l'un de l'autre sans se chamailler : on n'en remua pas moins la terre à la tête du pont pour se garantir de toute insulte, on n'en braqua pas moins l'artillerie de manière à balayer la plaine à la rive gauche.

Je suis fâché d'avoir à reprocher à Messieurs les officiers de cavalerie anglaise d'avoir des connivences avec cette mauvaise canaille de guérillas des petites bandes. Parcourant un jour le bord du fleuve avec un seul officier et mon domestique, je me trouvai vis-à-vis 50 cavaliers qui marchaient parallèlement à moi à l'autre rive, je continuai à avancer jusqu'à la hauteur du village de Pollos situé de l'autre côté, avec le désir d'ouvrir une conversation à travers le fleuve avec le chef de cette troupe; je ne fus pas peu surpris lorsqu'arrivé au point où je pouvois commencer à faire entendre ma voix, je tombai dans un peloton de 25 guérillas qui étoient cachés dans un creux que le terrain forme sur ce point, nous n'eûmes, mes compagnons et moi, que le temps de tourner bride, de piquer des deux, puis nous étant vus hors de crainte, nous nous remîmes face en tête et aperçûmes les officiers anglais communiquant et parlant longtemps avec ces bandits. Vous conviendrez, Milord, que vos braves et loyaux officiers se dégradent lorsqu'ils s'abaissent jusqu'à se concerter avec de pareilles gens. Qu'avoient-ils à conférer avec eux? les engager sans doute à faire la guerre du dix contre un, de se porter sur nos derrières entre les villages occupés par nous, pour enlever quelques misérables, quelques imprudents qui se livrent seuls à leur merci. Voilà de belles prouesses! voilà pour les vôtres de beaux titres à l'illustration militaire!

*Mémoires et Documents.*

Nous restons dans cette attitude respective jusqu'au 6 novembre, pendant lequel tems nous envoyons tous les jours à 6 lieues de rayon en arrière une corvée pour chercher des grains et des bestiaux; ces excursions nous en produisent en abondance, notre réserve de biscuits ayant été épuisée, nous la récréons, outre cela nous vivons parfaitement bien, le vin est en abondance surtout à Torresilla de la Abadessa, où les soldats de la première brigade en boivent à outrance.

*Fin de la retraite de l'armée combinée. Reconnaissance  
du 12 novembre sur Aldea-lengua.*

Je ne sais, Milord, comment vous raconterez la fin de votre retraite, en attendant je vais dire ce que j'en ai vu et ce que notre avant-garde y a fait, je dirai même ce qu'elle auroit désiré d'y faire de plus.

Vous n'avez pas plutôt eu repassé le Duero que vous avez pu communiquer avec le général Hill et ses acolytes Don Carlos d'Espagne et le duc de Penne et que vous avez dû apprendre d'une manière positive la marche du roi Joseph et du maréchal Soult; dès lors vous avez reconnu que vous alliez avoir les flancs serrés, vous n'avez donc pris position entre Rueda et Tordesillas que pour reposer vos troupes, attendre et faciliter votre jonction avec le général Hill, et lorsque vous avez appris que le roi étoit rentré dans Madrid, qu'il ne s'y étoit pas arrêté et qu'il marchoit sur Arévalo de concert avec le maréchal Soult, vous avez reconnu qu'il étoit tems de lever le camp et de vous remettre en marche rétrograde, c'est ce qui vous est arrivé le 6 novembre; nous avons vu votre mouvement, et le 7 à minuit nous nous sommes ébranlés pour vous suivre.

Le même jour, toute l'avant-garde réunie a passé le Duero à Tordesillas, a traversé le beau bourg de Rueda et est arrivée à Médina-del-campo, où nous avons trouvé les habitants bien satisfaits de nous revoir et animés du bon esprit, de la bonne volonté, qu'ils ont toujours manifestée à notre égard. C'est dans cette ville que 50 dragons de l'armée du midi sont venus nous annoncer que Sa Majesté Catholique n'étoit qu'à 6 lieues de là et que nous étions en contact avec les armées du centre et du midi; cette nouvelle nous mit tous dans l'allégresse et donna des jambes à nos soldats pour les jours suivants. Nous apprîmes avec beaucoup de satisfaction par ces émissaires que ces deux armées réunies formoient plus de 60 000 hommes, que la cavalerie étoit superbe et nombreuse.

Le 8, l'armée entière de Portugal partant de Toro, Tordesillas et Simancas, marche sur la Tormès en plusieurs colonnes dans des directions parallèles à celles des armées du roi et du maréchal Soult, qui se dirigent sur Alba de Tormès par Olmedo, Arévalo et Peñaranda. L'avant-

*Journal du Colonel Béchaud.*

garde vient coucher ce jour-là à Cantalapiedra et autres endroits adjacents, le 9 elle traverse Villoria et vient prendre poste dans plusieurs villages ruinés qui sont en avant de Babilafuente, la 1<sup>re</sup> brigade de la 5<sup>e</sup> division fut se loger avec la cavalerie légère à Aldea-Rubios et San Morales, la 2<sup>e</sup> à Huerta sur les bords de la Tormès ; dans tout ce trajet du Duero à cette dernière rivière, nous n'avions rencontré aucun parti ennemi couvrant sa retraite, preuve qu'il l'avoit faite très précipitamment ; nous avons seulement ramassé, comme cela avoit eu lieu depuis Monasterio, beaucoup de ses soldats traînants.

Le 10, sans nous mouvoir beaucoup, nous reconnûmes, Milord, la position que vous avez donnée à votre armée combinée ; permettez que je vous dise que tout ce qu'il y avoit de militaires un peu expérimentés parmi nous, la trouvoient extraordinaire, bizarre et même hasardée ; vos forces immenses que, réunies avec le corps du général Hill et consors espagnols, nous évaluâmes de 90 à 100 000 hommes, étoient coupées et séparées en deux parties, l'une à la rive droite de la Tormès couvrant la ville de Salamanque, ayant sa droite appuyée au village de Aldea-lengua contre la Tormès, en face et à une demi-lieue de Sanmorales où étoit le 66<sup>e</sup> régiment de chez nous avec le 1<sup>er</sup> régiment de hussards et le 31<sup>e</sup> de cavalerie légère, votre ligne de cette rive-ci passant ensuite par Morisco Castellanos et Saint-Cristobal alloit par sa gauche aboutir à demi-lieue plus loin que ce dernier village et étoit fermée par une masse d'infanterie près de la chapelle qui termine le rideau de Saint-Cristobal. L'autre partie de vos forces étoit placée à l'autre rive de la Tormès, la droite appuyée au fort d'Alba de Tormès où vous aviez laissé 300 Espagnols de garnison ; cette ligne venoit aboutir aux monts des Arapiles. Cette seconde ligne avoit un développement immense, traversoit un pays montagneux, difficile et boisé, sur la surface duquel nous appercevions les feux de plusieurs grands bivouacs ; vous aviez sans doute une réserve que nous ne pouvions pas voir, laquelle naturellement devoit être placée entre le village des Arapiles et les différentes routes qui conduisent de Salamanque à Ciudad-Rodrigo ; cette réserve devoit avoir pour objet de protéger la retraite sur cette place forte à l'une ou l'autre fraction de votre armée, si elle étoit repoussée.

Nous eûmes, je vous l'avouerai, Milord, de la peine à concevoir les motifs qui vous ont déterminé à placer ainsi votre grande armée. Je conviens que pour la fraction postée à la rive droite, vous lui aviez donné votre position du mois de juin dernier (le rideau de Saint-Cristobal) sur lequel vous avez retrouvé les redans, les épaulements, les batteries à barbottes que vous aviez élevés à cette époque ; que pour l'autre fraction postée à la rive gauche, vous lui aviez donné (je n'oserai pas dire, Milord, que ce fut par vanité) le champ de bataille du 22 juillet. Malgré tous ces

*Mémoires et Documents.*

points d'appui, une partie de votre armée ne pouvoit assez promptement secourir l'autre, et celle de la rive droite avoit une retraite difficile à exécuter si elle étoit forcée; dans ce cas, elle avoit une immense cité et un pont étroit à traverser, ou à passer à la nage la Tormès qui n'étoit guère guéable à cette époque. Aussi combien les principaux officiers de l'avant-garde n'avons-nous pas dit : « Si pendant une nuit, on transportoit 45 000 bayonnettes françaises silencieusement vis-à-vis le centre de la ligne de Saint-Cristobal, dans un de ces creux ou derrière une de ces éminences dont ce terrain est couvert, si cette masse énorme s'ébranloit en une seule colonne serrée précédée de 5 000 tirailleurs, suivie de l'artillerie légère et de 5 000 hommes de cavalerie; dans une heure de combat la ligne seroit coupée; ou si on aimoit mieux, ne pouvoit-on pas faire manœuvrer pendant le cours d'une longue nuit le même nombre d'hommes de toutes armes, les poster vis-à-vis la gauche de cette ligne de Saint-Cristobal, l'attaquer et la tourner à la pointe du jour : je vous le demande, Milord, pour peu que les destins ne nous eussent pas été contraires, par ce coup hardi ne vous culbutions-nous pas la moitié à peu près de vos forces dans la Tormès? n'entrions-nous pas pêle-mêle avec elles dans Salamanque? et n'auroit-il pas été possible pour rendre la confusion plus grande parmi vos troupes et assurer mieux votre défaite complète, que le reste de nos trois armées réunies attaquât vigoureusement l'autre partie de votre armée de l'autre rive? mais il ne devoit pas en être ainsi, notre plan général d'attaque avoit un autre système, une autre direction comme je vais l'expliquer.

Le roi et le maréchal duc de Dalmatie avoient tiré une ligne droite pour arriver sur Alba de Tormès. Les 11 et 12, nous entendions leur canon qui jouoit sur cette ville, ne voulant point forcer ce point, ils l'ont tourné pendant les jours suivants et firent traverser la Tormès au gué... les armées du midi et du centre au-dessus d'Alba à une distance peu éloignée.

Le 12 novembre, l'avant-garde fait une reconnoissance sur Aldea-lengua, elle se met en mouvement trois heures avant le jour, arrive au crépuscule en trois colonnes très près de ce village; la 1<sup>re</sup> brigade, partie d'Aldea-Rubia, tient la hauteur qui domine la droite d'Aldea-lengua, la brigade du général Gauthier occupe la pente de cette hauteur et la brigade du général Montfort vient sur la route et attaque ce village par le bord de la Tormès; l'artillerie et la cavalerie sont dans les intervalles, la dernière précédée de quelques pelotons de tirailleurs; les têtes de colonne se trouvant, d'après le rendez-vous donné, à hauteur parallèle au point du jour, elles détachent toutes trois leurs voltigeurs qui forment aussitôt l'arc à l'entour du village et l'attaquent avec vigueur; l'ennemi, qui étoit éveillé, avoit un fort camp dont on appercevoit de jour

*Journal du Colonel Béchaud.*

à peine la fumée, riposta avec fermeté à cette attaque; nos voltigeurs, sous la protection des colonnes qui marchaient toujours l'arme au bras, n'en avancèrent pas moins, le feu fut très vif pendant quelques instants, un brouillard épais empêchoit de découvrir les objets à 100 pas; le général Maucune se porta de sa personne sur la première ligne de tirailleurs, reconnut tout ce que l'obscurité lui permit de voir, eut son cheval blessé en cet instant, et comme il ne devoit faire qu'une simple reconnaissance, il ordonna la retraite qui se fit dans le plus grand ordre en échiquier. Les braves voltigeurs de la 8<sup>e</sup> division étoient si animés, s'étoient porté si loin qu'il fallut leur envoyer plusieurs fois un officier pour les faire retirer, et on fut même obligé de retarder la retraite des colonnes pour ne pas laisser ces braves gens trop engagés ou exposés à être coupés. Sans ce brouillard, je crois que nous aurions pu (avant que des renforts ne fussent arrivés à l'ennemi) en tirant rapidement une ligne perpendiculaire de notre droite à la Tormès, passant entre le grand ravin qui est au bas de l'éminence et le village, lui enlever une grande partie des troupes qui défendoient Aldea-lengua. Ce qui permet d'admettre cette possibilité, c'est que nos tirailleurs ont poussé jusqu'à une petite chapelle isolée qui est entre ce ravin et le village, et que delà à la rivière il n'y a qu'un saut qui, étant fait habilement, coupoit la retraite à la portion de troupes susdite. Nous avons eu quelques hommes et chevaux blessés dans ce choc.

Le lendemain, l'ennemi voulut aussi faire une reconnaissance sur nous, mais il se borna à nous envoyer quelques pelotons de cavalerie qui repoussèrent nos vedettes et s'enfoncèrent très avant entre les villages d'Aldea-Rubia et Saint-Moralès; nous prîmes les armes, nos hussards montèrent à cheval et furent les prier de rentrer chez eux, ce qu'ils firent très honnêtement.

Nous avons occupé notre séjour dans cette position à faire dégraisser nos soldats qui avoient négligé leur toilette pendant la marche, et à remonter notre réserve de biscuit en utilisant le superbe moulin à quatre roues qui est sur la Tormès près de Sanmorales.

Le moment du mouvement général est enfin arrivé; le 13 au soir notre ligne d'avant-postes a été dégarnie de cavalerie légère, nous l'infanterie nous sommes partis à minuit, nous dirigeant tous sur Alba de Tormès passant par Cordovilla; nous trouvons à Alba des troupes de la 3<sup>e</sup> division qui s'amuse à échanger quelques coups de fusil avec les 300 Espagnols du fort, nous voyons que toute l'aile droite de l'ennemi s'est reployée sur le centre et la gauche de sa ligne de la rive gauche de la Tormès. Nous apprenons que toutes les troupes du centre et du midi nous ont précédé dans ces parages et ont déjà traversé la rivière: après quelques instants de repos, nous la passons aussi à un quart de lieue au-

*Mémoires et Documents.*

dessus d'Alba près d'un grand couvent; nous allons aussitôt prendre poste à Torradillas où nous arrivons de nuit et où nous nous établissons le mieux possible en liaison avec la division italienne du général Palombini.

Pendant toute cette journée du 14 novembre, toutes les troupes des armées du centre et du midi avoient manœuvré pour tourner la ligne anglaise et pour venir se placer dans les bois de chêne verd non loin d'elle. Son Excellence le Duc de Dalmatie étoit avec son avant-garde et a couché sur un mamelon dans un couvent ruiné qui doit se nommer Nostra Sancta de Otrera. Dans les trois corps d'armée, tout le monde s'attendoit bien que ce jour précédoit un jour de sang et de carnage, avec d'autant plus de raison que vous aviez dit à votre armée, Milord, que vous lui présenteriez l'occasion de la victoire près de ces mêmes monts Arapilès, du champ de bataille du 22 juillet; tous les paysans, les prisonniers et déserteurs le répétoient et nous nous tenions pour bien avertis.

Le 15, dès le grand matin, un mouvement général précurseur de la bataille a lieu de partout, la grande ligne de bataille s'établit, l'avant-garde marche dans des chemins tortueux à travers la forêt, vient prendre la droite de la ligne en relevant le 12<sup>e</sup> d'infanterie légère et le 45<sup>e</sup> de ligne de la division Villate; elle se trouve par ce mouvement en face d'un grand mamelon boisé qui précède les camps de gauche des Anglais, qui en ce moment ont dû faire demitour à droite pour faire face aux Français qui se trouvoient derrière leur ligne de l'avant-veille; les autres troupes de l'armée de Portugal viennent prendre leur rang de bataille sur la même ligne, les armées du centre et du midi s'établissent aussi en ligne, prenant le centre et la gauche, ayant à une demi-lieue en arrière une forte réserve composée en partie de la garde du Rôy. Par ce mouvement, le maréchal duc de Dalmatie embrasse la droite de l'ennemi, occupe les routes qui conduisent de Salamanque au Col de Bagnos et à Tamamès et ne lui laisse plus que les routes éloignées de Matilla et Rodillo qui conduisent à Rodrigo.

Nous, l'avant-garde, nous restons dans cette position sous la pluie qui nous incommode beaucoup, pendant trois heures sans savoir ce qui se passe à la gauche, sans savoir si on attaquera et même sans voir d'ennemis; au bout de ce tems, nous recevons ordre de nous porter à gauche pour y remplacer d'autres troupes; nous faisons par le flanc gauche, et nous embouchons un chemin de traverse très battu et très mauvais, nous formons la colonne, la gauche en tête, le plutôt que le terrain nous le permet, et nous continuons à marcher ainsi avec de très grandes difficultés jusqu'au village de Mazarbès, où enfin l'énigme commence à se résoudre; nous entendons en avant et un peu à gauche de nous une canonnade assez

*Journal du Colonel Béchaud.*

vive ; nous sommes par notre droite en vue et près de ces deux fameux Arapilès où nous devions recevoir le gant une seconde fois ; tout cela nous indique clairement que Votre Seigneurie, Milord, a manqué à sa parole, qu'elle n'a pas jugé à propos de nous attendre à cette redoutable position.

On n'arrête pas notre colonne, nous nous trouvons, en marchant toujours, souvent mêlés avec d'autres troupes de toutes armes ; la Garde du Roi marche pendant quelque tems à notre hauteur, nous arrivons ainsi vis-à-vis le village des Arapilès qui donne son nom aux monts susnommés ; là nous n'entendons plus cette canonnade que par coups lents tirés dans le lointain, là nous acquérons la certitude que l'armée combinée est en pleine retraite.

Nous brûlons tous d'impatience de poursuivre, comme de coutume, l'ennemi malgré le tems déplorable qu'il fait ; cet avantage honorable ne nous est pas réservé. Son Excellence le duc de Dalmatie, comme se trouvant plus à portée que nous, s'en empare pour son armée, avec laquelle il marche à la poursuite des Anglais par la route de Sanmuños ; ne faisant point partie de cette troupe poursuivante, je ne puis donner le détail des faits et combats qu'elle a livrés à l'arrière-garde anglaise ; tout ce que je sais, c'est qu'elle l'a poursuivie jusqu'au delà de Sanmuños, qu'elle a ramassé beaucoup de prisonniers et que les chasseurs à cheval du 12<sup>e</sup> régiment ont enlevé le général Paget, manchot, commandant l'arrière-garde anglaise, qui étoit seul en reconnoissance sur un monticule. (Ce général a été conduit entre les mains de son collègue le général Maucune, qui l'a parfaitement traité et aidé pécuniairement.) Enfin je sais que l'armée anglaise a fait une fin de retraite très pénible, très difficile jusqu'au delà de la Coa, et que les débris d'équipages, de train d'artillerie, de voitures de biscuit et de malheureux abandonnés sur les routes et dans les champs, attestent et le désordre qui a régné parmi eux, et la précipitation avec laquelle ils ont été se cacher chez leurs bénins alliés, les Portugais. Le fait est que la grande pluie qui leur a été défavorable d'un côté, leur a rendu de l'autre un très grand service parce que cela a ralenti de beaucoup la poursuite. Le fait est aussi que si le général Maucune eût été le maître de ses mouvements, il ne se seroit guère inquiété ni du tems, ni des chemins affreux, il nous auroit lancés à la course aux trousses de ces Messieurs, et certes nous en aurions eu plumes, pates ou ailes, tandis qu'au contraire d'Arapilès on nous a fait emboucher la grande route de Salamanque, et sans coup férir nous sommes venus nous loger en gens d'avant-garde à neuf heures du soir dans cette orgueilleuse cité, où quelques maisons ont été retournées par les moins polis de nos mousquetaires de toutes armes, très douce vengeance des horreurs que les Salamanquois avoient dites et faites contre

*Mémoires et Documents.*

nous pendant la présence de nos ennemis; cependant la majeure partie des officiers, sous-officiers et soldats du 15<sup>e</sup> et 66<sup>e</sup> qui y avoient tenu garnison l'an passé, furent se loger chez leurs anciens hôtes, dont ils préservèrent les maisons.

Pendant la nuit et dans la journée du 16, toutes les autres divisions de l'armée du Portugal, le roi, sa garde et sa maison vinrent s'établir dans la ville ou aux environs; le 18, Sa Majesté Catholique passa toute l'armée en revue, témoigna son grand contentement et vit bien que cette brave armée de Portugal, dont tant de personnes, en France et ailleurs, ont parlé trop légèrement, est malgré les pertes qu'elle a essuyées dans les combats qu'elle a livrés au principal ennemi de l'Empereur, une armée belle, forte, bien animée, bien armée, bien habillée et susceptible de rendre les plus grands services.

Les troupes aux ordres du Duc de Dalmatie ont pris de Sanmuños la route de la province d'Avila; celles qui étoient avec le roi ont pris le 20, ainsi que Sa Majesté, la route de Salamanque à Madrid. Le général en chef de l'armée de Portugal et son quartier général sont partis le même jour pour aller s'établir à Valladolid. Toutes les autres divisions de l'armée ont pris les directions de Zamora, Toro, Tordesillas, Valladolid et Léon; l'avant-garde est restée dans sa position naturelle, gardant le cours de la Tormès, la droite à Ledesma, le quartier général et le centre à Salamanque avec des troupes à Babilafuente et Cantalapedra, la gauche à Alba de Tormès, où les 300 Espagnols qui étoient restés au fort ont fait une sortie dans la nuit du 25 au 26 novembre, dans laquelle quelques uns se sont échappés, les autres ont été faits prisonniers. Le lot de la 1<sup>re</sup> brigade de la 5<sup>e</sup> division est, comme l'an passé, tombé à Salamanque. Le colonel baron Béchaud du 66<sup>e</sup> a été chargé, comme plus ancien de grade, de commander la place, où il a bientôt fait succéder l'ordre au grand désordre qui y régnoit.

*Résultats de l'incursion et de la retraite de l'armée combinée.*

Quels avantages pour vous et vos alliés, très noble Lord, vos succès momentanés de 1812 ont-ils procurés? quelle amélioration de sort avez-vous apportée aux habitants de l'Estramadure, de la province d'Avila et des deux Castilles par votre irruption sur leurs terres? quels résultats favorables pour vos armes et la cause que vous servez, en adviendra-t-il?

Votre marche à travers ces provinces déjà épuisées leur a donné le coup de grâce; vous avez appris à leurs aveugles citoyens de toutes les classes, de tous les sexes, que la politique de votre cabinet entre pour beaucoup plus que votre attachement pour les deux nations péninsu-

*Journal du Colonel Béchaud.*

lares dans l'appui qu'il leur donne pour soutenir leur levée de boucliers contre leur alliée naturelle. Vous avez fait voir aux peuples espagnols la foiblesse de leurs troupes nationales, le peu de cas que vous en faites, la morgue avec laquelle les militaires de votre nation les traitent, et la distinction avilissante que vous faites des uns avec les autres; (à tel point qu'ici à Salamanque il existoit un hopital militaire très bien entretenu où les soldats anglais seulement étoient admis, et un autre sale, délaissé, mal soigné où les soldats espagnols installaient leur vermine). Vous avez froissé l'orgueil des fiers Castellans; vos soldats leur ont prouvé qu'ils savent piller; vos officiers leur ont fait sentir que, quoique alliés, ils savent requérir et manger sans payer et qu'ils ont l'habitude de faire rouler le bâton lorsqu'on ne les sert pas avec l'empressement et la dignité qu'un Espagnol doit mettre envers un Anglais. Vous êtes revenu à la fin de la campagne au point d'où vous étiez parti au commencement, vous avez été obligé de rentrer en Portugal. Vous nous avez rendu notre ancien domaine, et nous y trouvons encore de quoi vivre. Nous ne vous en avons pas obligation, parce que nous savons que vous avez si bien cru de passer votre quartier d'hiver sur le beau et immense plateau des Castilles que vous ne vous êtes pas seulement donné la peine de faire filer, comme nous le craignons, la récolte de ces fertiles contrées sur Rodrigo et Almeida. Il résulte de votre concession forcée de terrain, que le roi est rentré paisiblement dans la capitale, que les trois corps d'armée se sont étendus fort au large, ont pris de bons quartiers d'hiver et que nous nous reposons tous assez pour nous délasser de nos fatigues passées et pour pouvoir en essayer de nouvelles au printemps.

Le seul avantage qui vous soit resté, que vous n'avez pas manqué de faire sonner à votre gouvernement, c'est l'évacuation de l'Andalousie; quoiqu'il ne soit que précaire, cet avantage, je veux bien l'admettre, vous priant toutes fois de ne pas vous en vanter comme succès, mais de ne le considérer que comme résultat; il vous coûte bien cher ce résultat, Milord, il vous coûte d'abord les 6 à 7 000 hommes de vos meilleures troupes que vous avez admis vous-même avoir perdu à la bataille des Arapilès, ensuite 12 000 hommes au moins, tués, blessés, prisonniers tant pendant le siège de Burgos que pendant votre marche rétrograde jusqu'à la Coa. Comparez ces deux nombres avec environ 10 000 hommes que nous avons perdus tant par les suites de la bataille susdite et le très petit nombre d'hommes que nous avons eu hors de combat pour vous reconduire là où vous êtes en ce moment, et vous verrez que votre perte en hommes est supérieure à la nôtre. Tout le monde sait que 10 000 hommes hors de ligne pour la France, cela ne fait pas la moindre sensation dans son état militaire, tout le monde sait aussi que cette perte fait un effet inverse chez vous où les hommes s'achètent ou se pressent; la difficulté que vous

*Mémoires et Documents.*

avez éprouvée pour obtenir des renforts nous est à tous une preuve palpable de la grande sensation que vos pertes d'hommes en 1812 a faite en Angleterre.

Ensuite, Milord, regardez-vous bien cette évacuation de l'Andalousie comme un avantage réel et stable pour vous et les vôtres ? Pour vous démontrer que vous ne devez point le considérer comme tel, je vous observerai que nos troupes étoient très disséminées dans ces contrées, qu'elles faisoient le blocus d'une grande ville maritime qu'il n'est pas encore possible de vous enlever, que ces forces éparpillées ne pouvoient dans cette situation avoir l'ensemble nécessaire pour obtenir le seul succès qu'il nous faut pour terminer cette malheureuse guerre, celui *de vous battre.*

Tant que les armées du centre et du midi eussent été ainsi dispersées, nous ne pouvions rien entreprendre contre votre armée réunie. Vous pouviez faire ce que vous avez fait aux Arapilès, nous présenter une force double contre une force simple ; car vous ne pouvez nier que vous étiez dans cette proportion de nombre contre le duc de Raguse ; malgré cela vous avouerez, Milord, je vous crois de trop bonne foi pour ne pas le faire, que si ce maréchal n'eût pas été grièvement blessé, vous n'auriez pas eu ce succès, vous avouerez que vous en avez été étonné vous-même, que vos cavaliers se sont trouvés stupéfaits eux-mêmes de manœuvrer pour la première fois dans les rangs de notre infanterie, à tel point que leur surprise leur ôtoit leur force, et arrêtoit leurs coups de sabres. Tout ce qui vous seroit arrivé de moins défavorable si le général en chef n'eût pas été blessé, c'eût été d'avoir une bataille indécise comme celle de Talaveyra, qui vous a valu le titre de Marquis.

Vous voyez donc clairement, Milord, que maintenant il résulte pour nous un grand avantage de l'évacuation de l'Andalousie, celui de la réunion de trois corps de troupes qui peuvent répondre aux attaques de la généralité de vos forces combinées, ou être employés en masse à telles opérations de guerre qu'il plaise à Sa Majesté d'ordonner ; je dis plus, le moment étoit peut-être arrivé où l'on se seroit déterminé à réunir, sans aucun motif coercitif, les troupes d'Andalousie pour leur faire appuyer les mouvements de l'armée de Portugal ; il a souvent, vous l'aurez su sans doute, été question chez nous de la levée du blocus de Cadix.

En dernière analyse, Milord, ne retournerons-nous pas en Andalousie quand nous voudrons ? tant par la Sierra-Morena que par l'Estramadure, d'un côté par la Caroline, Baylen, Andujar, de l'autre par les ponts du Tage et de la Guadiana à Almaras et à Merida ? les greniers et les caves de cette riche contrée se remplissent pour nous ; les haras se repeuplent pour nous élever des chevaux andalous, le Conseil de régence y organise

*Journal du Colonel Béchaud.*

des milices, dont une partie tournera les armes contre lui, et l'autre sera battue par nous. En un mot, Milord, d'évacuer un pays pour se concentrer, est-on battu pour cela? le grand Napoléon l'est-il pour avoir évacué Moscou et avoir rapproché de la Pologne sa ligne d'opérations?

Pendant votre bel élan d'incursion, votre amour-propre a dû trouver de beaux moments pour se satisfaire. Vous avez fait votre entrée triomphante dans la capitale des Espagnes, vous avez été recevoir les hommages serviles des habitants de cette inconstante cité, on m'a assuré qu'ils ont eu la bassesse d'étendre dans les rues au devant de votre bucéphale, leurs manteaux; les prêtres leurs chenilles. Ah! vile canaille, vous recevrez un jour le prix de votre aveugle et rampante soumission envers une nation orgueilleuse qui vous méprise souverainement! Est-ce ainsi, peuple de Madrid, que vous deviez oublier les trop grandes bontés de votre roi, du frère du premier monarque de la terre, en vous prosternant devant son ennemi pendant que ce roi est encore à vos portes!

On dit aussi, Milord, que vous vous êtes présenté aux balcons du palais des rois à Madrid, ayant à vos côtés le chef de bande Medico et autres de cette espèce; vous en avez été raillé dans un journal français, j'en suis bien fâché pour votre dignité anglicanne, mais convenez qu'en ce moment celle-ci n'étoit pas à sa place.

*Réflexions générales sur l'état actuel des choses en Espagne.*

On a vu que les armées françaises, à l'évacuation près de l'Andalousie, étoient rentrées à la fin de la campagne de 1812 dans les provinces occupées par elles depuis la fin de 1808. Les armées du centre et du midi ont couvert Madrid en occupant les provinces d'Avila, Tolède, la Manche et la Nouvelle Castille. L'armée de Portugal s'est étendue en avant et sur les côtés de Valladolid en occupant les provinces de Salamanque, Zamora, Toro, Leon, Valladolid et Palencia. L'armée du nord, dès les premiers jours de novembre, est retournée sur les terres de son arrondissement, qui sont les provinces de Burgos, l'Alava, la Biscaye, le Guipuscoa et la Navarre, où elle contient la bande du fameux Mina, celles de Longa, du Pastor et autres; les troupes qui conservent l'Arragon sont restées à Sarragosse, l'armée du duc d'Albufera n'a pas quitté sa conquête du royaume de Valence. Les armées de Catalogne ont lutté avec succès contre les efforts des Anglais sur les côtes, et sur terre contre les partis puissants qui ont toujours infecté cette belle partie de l'Espagne; le comte Decaen s'y maintient parfaitement. Vous, Milord, vous avez placé votre ligne de quartiers d'hyver entre le Tage et le Duero, la droite à Coria ayant des échelons jusqu'à Castel branco; votre ligne passe en arrière de

*Mémoires et Documents.*

la Sierra de Gata par Alfayates, Sabugal, Guarda, Célorico, Lamego, où je crois que sont vos avant-postes, et vous étendez en arrière vos cantonnements vers Viseu et Coimbre de manière à mettre à contribution les habitants des deux rives du Mondego, du Vouga et à tirer des ressources d'Oporto, des provinces portugaises Entre-Mino-et-Duero et Tralasmontes. Le quartier d'hiver se passe et se passera dans une tranquillité peu troublée : il semble en ce moment que de toutes parts, Français, Anglais, Portugais, Espagnols, même les guerillas, tous sont charmés de prendre quelque repos, et sans en être convenu de part et d'autre on ne fait rien d'un côté ni de l'autre pour se le troubler réciproquement. C'est peut-être le sommeil du lion ; l'équinoxe de mars, en déchaînant les aquilons sur les mers qui nous entourent, nous ramenera le vent de la guerre ; qu'en résultera-t-il ? je vais me permettre d'en dire mes sentiments pour les différents cas de l'hypothèse dans laquelle nous pourrions nous trouver.

Vous, Monsieur le marquis de Talaveyra, à qui on a déferé le titre de généralissime des troupes anglaises, portugaises, espagnoles, à qui on a bénévolement donné le titre de Grand d'Espagne et de duc de Rodrigo, c'est en cette double qualité que vous venez en ce moment de vous présenter à Cadix où vous avez conféré (*sans doute avec franchise et bonne foi*), avec la Junte suprême : vous en avez endoctriné tous les membres, vous leur avez promis des brillants succès pour la campagne prochaine, vous en avez arrêté sans doute le plan avec ses membres. Vous avez eu soin, ainsi que le moine Saint-Bernard et Pierre l'Hermitte qui prêchoient pour les croisades, de prêcher pour des levées extraordinaires. Sans doute que l'Andalousie qui comprend les royaumes de Jaen, Cordoue, Séville, Murcie, Cartagène, Aliquante et Malaga, qui sont tous voisins de l'autorité régnante que vous venez de cajoler, va, pendant cet hiver, faire sortir de son sein des nuées de bataillons qui viendront se placer à cheval sur la Sierra Morena, tandis que le général Hill, habitué de l'Estramadure, fera des efforts extraordinaires pour faire grossir les divisions espagnoles des ducs de Penne, del Parque et autres. Sans doute que vous donnez en ce moment l'impulsion aux galliciens de Santocides pour que leur armement soit plus vigoureux cette fois-ci que celui auquel ils ont été occupés depuis notre sortie de la Corogne dont nous venons de reconnoître la foiblesse. Sans doute que vous poussez l'aiguillon au patriarche Castagnos pour qu'il secoue la vermine qui ronge les débris de l'ancienne troupe de ligne espagnole qui est sous ses ordres ; vous le pressez de la faire vêtir, de la faire payer, de lui remonter le moral, pour cela vous ne manquez pas de lui dorer la pilule afin qu'il soit moins sensible à l'affront qu'il endure d'être un de vos lieutenants. Sans doute que vous vous attendez à ce que la mercuriale que va rece-

*Journal du Colonel Béchaud.*

voir Don Carlos d'Espagne lui fera à l'avenir songer moins à ses intérêts particuliers, qu'à son service. Sans doute que vous faites croire à Don Julian Sanchez, pour le stimuler, que vous le considérez lui et ses lanciers comme une des meilleures troupes légères d'Europe. Sans doute que vous ne perdez pas une minute pour faire ravitailler, réparer, armer et mettre en très bon état en tous points vos trois boulevards de retraite dont vous pourriez bien avoir besoin, Badajoz, Rodrigo, Almeida. Sans doute que l'on se sera décidé au cabinet de Saint-James à vous envoyer de grands renforts, je dis grands, parce qu'ils seront aussi grands que votre gouvernement peut vous les envoyer, il n'est pas question de moins de 10 000 hommes déjà rendus à Lisbonne et Oporto. Vous ne vous contentez pas de toutes ces ressources : on dit, et ce sont les Espagnols qui le débitent avec une sorte de joie, qu'outre M. le général Maitland débarqué depuis longtemps venant de Sicile, vont débarquer sur les côtes espagnoles de la Méditerranée beaucoup d'autres Siciliens, des Maroquins, des bazannés, des Afriquains de plusieurs tribus, ce qui en nombre et en somme totale vous composera une force armée immense et redoutable.

Pour nous, noble Lord, je n'ai pas besoin de vous donner la force des corps d'armée que nous avons en opposition contre vous, vous êtes si bien servi, vous avez tant l'habitude de ne rien entreprendre dans la guerre écrite que vous faites, sans avoir placé sur le papier tous les matériaux qui vous sont opposés, que je crois que vous connoissez cette force mieux que moi. Vous avez à vaincre les trois corps d'armée qui vous ont rejeté dans vos limites, qui sont devant vous quoique sur une ligne très étendue ; quant aux renforts que nous devons espérer, il me seroit très difficile d'en donner une idée ; leur nombre, je crois, dépendra des événements qui vont se passer dans le nord de l'Europe ; la marche de nos troupes, comme la direction de la levée considérable de conscrits qui vient d'avoir lieu en France, tiennent au grand chainon politique et militaire au quel sont liées dans la circonstance actuelle toutes les puissances de l'Europe, même la vôtre, quoiqu'elle ait la Manche qui la sépare du continent. Tout ce qu'il y a d'assuré, c'est que presque tous les régiments des trois corps ont en France un cadre de bataillon qui se recomplette, que plusieurs en ont deux et que si tous rentroient en Espagne cela feroit un renfort considérable au-dessus de nos besoins ; et quoiqu'il en arrive, voici mon opinion sur la campagne prochaine.

Si les trois corps reçoivent 30 à 40 000 jeunes gens de renfort, nous prendrons tout aussitôt l'offensive ; nous pourrons, si on nous envoie des pièces de gros calibre et qu'il entre dans le plan supérieur de la campagne de faire les sièges, reprendre le 1<sup>er</sup> de novembre les places de Badajoz, Rodrigo et Almeida, et avoir des corps d'observation suffisam-

*Mémoires et Documents.*

ment forts pour en couvrir les lignes de circonvallation. Si on aime mieux battre la campagne, nous pouvons, en deux ou trois colonnes, passer entre ces trois places, y laisser des troupes d'observation pour contenir les garnisons et garder nos derrières, aller ravager le Portugal, faire rentrer les Anglais à Lisbonne, menacer les lignes qui la couvrent, faire du butin pendant l'été et nous asseoir dans une bonne ligne de cantonnement pour l'hiver.

Si nous ne recevions pas de nouvelles troupes, nous sommes assez forts, après notre repos de l'hiver, pour, les trois corps d'armée, garder une défensive redoutable pour vous, vous harceler, vous inquiéter, pousser même des pointes avancées qui rompent votre ligne d'opération, qui vous forcent à des retraites partielles, et quand même vous réuniriez la généralité de vos forces combinées pour les porter contre nous, nous leur résisterons, nous les battons peut-être si nos trois corps d'armées sont joints, manœuvrent de concert, et si leurs chefs suprêmes, parfaitement d'accord, se rattachent à un seul but, celui *de vous battre*.

Il sera possible, si vous venez sur la Tormès avec de grandes forces, que nous l'avant-garde, nous vous cédions ses bords, que nous repassions le Duero, mais sur l'une ou l'autre des rives de ce fleuve, il y aura des combats de géants aussitôt après la jonction des armées. Je n'aurai pas, Milord, la témérité de pronostiquer quel seroit celui des deux partis qui aura le dessus dans ces luttes terribles, je connois trop l'incertitude des chances de la guerre; je ne puis que vous dire que si c'est nous, votre dernière heure aura sonné, c'en sera fait de votre armée et de l'influence anglaise dans la péninsule; si c'est vous qui avez le dessus, le pis aller pour nous ne peut que d'être rejettés sur l'Ebre, de nous y réunir, de nous y conjoindre avec les armées de Catalogne et du nord, d'y attendre paisiblement nos renforts, et de combattre pied à pied à l'entrée des Pyrénées si vous aviez l'audace de chercher à nous repousser sur nos frontières. Si nous avions le malheur que cela arrivât ainsi, nos affaires n'en seroient pas désespérées pour cela; vous seriez d'abord arrêtés encore une fois pour longtemps devant le fort de Burgos, vous n'enlèveriez pas facilement le défilé de Pancorbo, ensuite nous serions toujours en force suffisante pour garder le cours de l'Ebre et tout le pays qui est entre sa rive gauche et la France, jusqu'à ce que notre auguste monarque pût venir de sa personne au château de Marrac, de là lancer en Espagne deux ou trois corps de réserve pour donner le coup de massue à ce peuple rébelle et à ses instigateurs armés; alors votre levée de camp serait prompte, votre retraite précipitée, votre déroute certaine, deux ou trois colonnes formidables vous suivant à marche forcée vous rappelleroient votre retraite sur la Corogne, vous conduiroient à la course à vos vaisseaux dans les eaux du Tage; vos

*Journal du Colonel Béchaud.*

lignes de Montachique, où nous arriverions aussitôt que vous ou pêle mêle avec vous, ne vous garantiroient pas d'une entière défaite, et nous reprendrions sur vous en très peu de jours tous le pays que vous auriez mis beaucoup de tems à conquérir.

Je suis si habitué, Milord, à votre prudence à la guerre que je ne crois pas que vous hazarderez une chance pareille en 1813; si nous avons un grand choc avec vous, c'est que nous aurons encore une fois la hardiesse de vous attaquer avec des forces beaucoup moindres, car comment tenez-vous contre notre impétuosité dans les grands combats?, c'est par la valeur de vos officiers à laquelle je rends toute la justice possible, et ce n'est pas moins à l'acharnement individuel qu'ils ont contre nous, que vous le devez : le régiment dont je suis le premier officier a enlevé, comme vous vous en rappelez sans doute, le pont de la Coa, le 24 juillet 1810, sur votre brave division légère commandée par le général Craufurd; il est monté jusque près du sommet de Busaco, le 27 septembre même année, et vous a pris et repris le village de Fuentes-de-Onoro pendant les 3 et 5 mai 1811; dans toutes ces journées, nous avons combattu contre vos gens corps à corps avec beaucoup de valeur réciproque, mais je puis bien vous assurer que j'y ai vu vos officiers se battre écumant de rage contre nous, je les ai vu ayant cette humeur violente qu'a contre son adversaire dans un duel, le militaire qui en a reçu un soufflet en public; toute cette animosité individuelle provient de la haine pour les Français dans laquelle dès le berceau on élève les enfants en Angleterre, c'est aussi cette fureur des officiers qui fait sortir vos soldats de leur flegme national; ses effets combinés avec la boisson du tafia, enflamment ces derniers, les animent au combat et en font souvent, des machines qu'ils sont, des soldats difficiles à vaincre.

Nous, au contraire, nous vous attaquons en riant, nous nous battons avec vous sans fiel, nous vous blessons et tuons par devoir; par humanité, nous vous traitons généreusement lorsque vous vous rendez prisonniers et nous avons tellement de bonté d'âme et de loyauté envers vous, que nous ne faisons pas même attention, au combat, que c'est avec nos plus implacables ennemis que nous sommes aux prises; nous sommes les mêmes envers les Anglais, les Portugais, les Espagnols, les Russes et tous les peuples ennemis.

*Apostrophe aux Espagnols.*

Et vous, Espagnols, peuple dégénéré par la foiblesse de vos rois fainéants, par la paresse qui est l'essence de votre caractère et par les richesses en matières que la découverte du nouveau monde a fait refluer sur votre sol déjà si riche, si fertile! qu'espérez-vous de cette lutte anti-

*Mémoires et Documents.*

continentale? il ne vous en adviendra que dévastation, dépopulation, misère et calamité générale; je vous plains, mais c'est de votre faute si vous êtes à plaindre, un large bandeau qui couvre vos yeux les soustrait à la belle lumière!

Vous attendez tout du tems et de votre patience : les Maures sont restés, dites-vous, longtemps sur votre territoire, ils ont souvent été battus, détruits et ont fini par être chassés; mais où sont vos Pelage, vos Rodrigue pour nous battre? où sont les 3 ou 400 000 bayonnettes qu'il vous faudroit pour forcer les Français seulement à se renfermer en arrière de l'Ebre? et quand même ils y seroient rejettés, ne sont-ils pas toujours vos voisins de continent? ne peuvent-ils pas, quand leur gouvernement voudra, faire une nouvelle irruption dans le fond de votre presqu'île? Ensuite, quelle différence dans les tems, les mœurs, les guerriers, les armes, les officiers, les chefs, n'existe-t-il pas entre cette guerre-ci et celle que vos ancêtres ont soutenue contre les Maures! Cette guerre à petit feu peut durer longtemps, la récolte annuelle en vins et grains de votre bon pays et la reproduction successive de vos troupes suffisent pour en alimenter toutes les armées opposées : votre sobriété, votre avarice et l'opiniâtreté de votre caractère peuvent, d'un autre côté, présenter un obstacle à combattre qui perpétuera cette malheureuse querelle; mais à quoi tout cela aboutira-t-il pour vous et les vôtres? ne vaudroit-il pas mieux composer un peu avec votre amour propre et vous soumettre, plutôt que de continuer pendant de longues années à vivre comme des misérables, plutôt que de renoncer à toutes les jouissances les plus douces du monde, plutôt que de voir la fleur de votre jeunesse masculine exterminée malgré elle dans les combats, vos jeunes filles rester sans époux ou forcées par tempérament de se prostituer aux soldats qui se partagent vos dépouilles.

Cependant, direz-vous, la cause que nous défendons est juste et légitime. C'est en vain, aveugles Espagnols, que vous vous étayez de ce motif, c'est en vain que Monseigneur Don Pedro de Cevallos s'est évertué pour vous représenter dans un libelle qui court parmi vous, que la cession du trône d'Espagne en faveur de Napoléon le Grand, par toute votre famille royale, a été forcée et n'est pas légale : outre que cette cession authentique a reçu toutes les formes voulues en pareil cas, avez-vous oublié que nous vivons dans un siècle régénérateur? que toutes les anciennes idées doivent disparaître? qu'il est enfin tems de finir cette lutte scandaleuse entre un peuple maritime et ceux du continent? ne reconnoîtrez-vous pas que le magnanime Empereur des Français ayant entrepris cette grande œuvre, a le droit exclusif, travaillant pour le bien général, d'exiger que tous les peuples du continent l'assistent de leur concours pour en exclure un peuple monopoleur et désorganisateur, et

*Journal du Colonel Béchaud.*

si vous n'étiez pas abrutis par votre sottise prévention contre nous, vous seriez convaincus qu'aucune nation d'Europe n'a, à cause de sa position topographique, un intérêt plus grand que vous à l'expulsion des Anglais du continent.

D'un autre côté, êtes-vous assez ignorants pour ne pas savoir que dans tous les tems un peuple guerrier a dicté des lois à tous ses voisins? (et ce ne sont pas des lois que nous voulons vous dicter, nous voulons seulement vous associer à la grande confédération!) que sont devenus tous vos docteurs de l'université de Salamanque et autres? tous vos gens instruits? n'avez-vous plus de littérateurs qui connoissent les histoires anciennes et modernes? qui vous en ouvrent les pages dont le contenu est applicable à la crise dans la quelle vous vous êtes jettés par votre ridicule levée de boucliers mal combinée, mal exécutée, mal soutenue? eh! n'avez-vous pas eu aussi vos moments de prédomination en Europe? vous vous targuez avec orgueil d'avoir eu votre Charles-Quint, votre Philippe deux qui ont assez remué les cabinets pendant ces tems de gloire pour votre nation! Votre infanterie, la plus belliqueuse d'alors, vous donna dans toutes les affaires politiques et guerrières une transcendance imposante que vous n'avez perdue que depuis que le jeune et grand Condé a démonétisé cette même infanterie aux yeux de toute l'Europe, à la mémorable bataille de Rocroi en 1643.

Maintenant c'est à notre tour, ainsi croyez-moi, Espagnols, mettez-vous à la raison et persuadez-vous bien que vous ne dompterez jamais des soldats qui savent faire la guerre avec autant d'intelligence que nous, qui en ont autant l'habitude. Certes, nous vous en donnons des preuves journalières; nous sommes répandus la plupart dans des contrées bien désolées où il sembleroit en apparence que nous allons tous mourir de faim; eh bien! nous ne sommes pas plutôt établis, que nous déterrions des ressources, que nous en créons au besoin, et qu'enfin en travaillant, courant, activant, nous trouvons moyen de vivre. Comment d'un autre côté pourriez-vous espérer de nous réduire par rapport aux autres besoins? nous sommes acoutumés à avoir toujours plus d'un an de solde en arrière sans que cela nous empêche de nous battre et de bien faire notre service, et, quand de tems à autre notre trésor public veut bien se débarrasser de ses louis et écus qu'il nous donne au-dessus du cours de France, et qu'il semble nous envoyer pour repousser sur votre territoire ce qui nous reste de nos anciennes figures des Bourbons, alors il y a allégresse générale, nous remontons nos porte-manteaux, nos soldats vont à la cantine et nous voilà prêts à rester six mois sans voir la face d'une pièce de monnaie. Quant aux effets, nous n'en manquons pas beaucoup; de tems à autre l'armée du nord prie avec des bayonnetes le Seigneur Mina de laisser passer les convois qui nous en amènent, et si

*Mémoires et Documents.*

quelques soldats qui usent plus que les autres éprouvent des besoins avant l'arrivée de ces effets, ils savent toujours, par leur industrie, se procurer à vos dépens ce qu'il leur faut pour les attendre.

Vous croyez dans vos songes creux de destruction des Français, que vos misérables guérillas minent tellement nos armées que, sans combats, ils les réduiront peu à peu à la nullité! erreur que tout cela, nous avons appris à nous mettre en garde contr'eux, nous les méprisons si souverainement que nous ne nous donnons seulement pas la peine de leur faire la chasse, ce n'est que lorsqu'ils se pelotonnent un peu trop fortement et qu'ils viennent faire les insolents dans la ligne de nos cantonnements, que nous prenons des mesures pour les envelopper et détruire, comme cela a eu lieu dernièrement à Valderas contre un parti de la bande de Marquinez. D'ailleurs vous voyez bien que nous vivons dans nos cantonnements avec une sécurité aussi paisible que si nous étions stationnés au centre de la belle France; vous voyez aussi que, sur les routes de communications, un mauvais épaulement, une simple barricade, un cimetière, une église, font respecter une poignée de nos gens de garnison dans un village au milieu de toutes vos troupes de bandits.

Ensuite que sont ces pertes partielles et celles générales que nous faisons annuellement en Espagne dans les combats? des hommes, et qui ne connoit pas la fécondité des Dames de France? elles sont trop bonnes citoyennes et trop attachées à l'Empereur pour lui en laisser manquer. Quels autres sacrifices fait notre monarque pour soutenir la guerre contre vous? ils se réduisent à très peu de choses; presque toutes les armées en Espagne sont payées et entretenues par les ressources de votre pays; c'est seulement à nous qui occupons la partie qui a été la plus fréquentée que sont envoyés quelques fonds de France; encore a-t-on bien soin de diminuer sur tous les états de payement la solde revenant aux sous-officiers et soldats morts, tués et prisonniers, ce qui fait une grande réduction de payement et un grand gain pour notre trésor. Ainsi vous voyez que la France peut, sans beaucoup de dépenses, entretenir longtemps cette guerre contre vous et qu'elle vous domptera par la lassitude si elle ne le fait autrement.

Que veut donc notre Empereur, qui vous contrarie tant? il veut vous faire l'honneur de vous donner un roi de sa maison à la place de ceux d'une race dégradée, qui dans ces derniers tems s'est couverte de honte et d'approbre : je ne veux pas dérouler ici le tableau de leurs sottises, de leur ineptie; je ne veux pas, pour prouver leur incapacité de régner, rappeler ces tems honteux pour vous où un simple garde du corps est parvenu par des moyens aussi vils que connus, à manier à son gré le suprême pouvoir : je ne veux pas, pour faire connaître les déchirements intérieurs de cette pitoyable famille et pour décéler les intrigues

auxquelles elle étoit en proie, renouveler le souvenir des horribles journées de l'Escurial et Aranjuez; je me borne à vous dire, Espagnols, que des êtres aussi foibles d'esprit ne sont pas faits pour gouverner une nation grande, libérale et fière comme la vôtre, surtout dans un tems de commotion générale.

Jusqu'à quand, braves Espagnols, pour une cause aussi puérile, pour des maîtres d'une telle abjection, laisserez-vous votre beau et bon pays en proie aux plus affreux déchirements?

Jusqu'à quand serez-vous aveugles sur vos plus grands et véritables intérêts? Ne verrez-vous pas bientôt que ces Anglais que vous regardez comme votre appui, votre soutien, ne sont rien autre chose que vos ennemis naturels, éternels, de tous les tems, de toutes les guerres, dont la cause et les intérêts sont diamétralement opposés aux vôtres, qui n'entretiennent cette guerre que dans des vues politiques?, je vous prédis qu'ils vous laisseront dans le borbier lorsque le coup de massue impérial vous sera donné, et qu'ils se remettront dans leurs coquilles en se riant de vous; eh! avez-vous sitôt oublié les insultes qu'ils ont fait de tous tems à vos pères? Leur avez-vous déjà pardonné l'enlèvement de vos galions en pleine paix? avez-vous déjà oublié qu'ils ne vous ont secourus dans la guerre de la succession que pour obtenir par le traité d'Utrecht, Gibraltar que vous devriez rougir de voir en leurs mains? et ne voyez-vous qu'ils captent de la même manière Cadix et l'Isle de Léon, Lisbonne et ses lignes, pour avoir trois issues qui favorisent en tous tems leur irruption dans votre presqu'île.

Jusqu'à quand serez-vous assez insensés pour ne pas reconnoître qu'il est infiniment plus avantageux pour vous et vos descendants de tenir à un grand Empire que de vous isoler sous l'égide d'une petite nation? qu'il vaut mieux pour vous de tenir à ce grand système fédératif continental qui fait faisceau contre l'oppression maritime des Anglais, que de crouler avec eux? Vous avez entendu les révolutionnaires français s'écrier dans leur effervescence *Delenda est Cartago*; eh bien, sachez, Espagnols, que les soldats de l'Empereur exécuteront un jour cette menace! Il n'est pas possible de sortir de ce dilemme : *ou l'Europe doit être subjuguée par l'Angleterre, ou il faut que l'Europe fonde sur l'Angleterre et la détruise de fond en comble.* Cette lutte scandaleuse qui dure depuis la descente de Guillaume le Conquérant au xi<sup>e</sup> siècle, doit finir de nos jours.

Examinez donc, trop généreux Espagnols, combien le contrecoup de la chute de votre astucieux allié seroit terrible pour vous! En attendant que cette chute vous entraîne dans l'abîme, vous allez mener une vie angoissante, malheureuse, votre mort sera d'autant plus cruelle que votre agonie sera longue, vous ne laisserez à vos pauvres enfants que des décombres, des terres incultes, de la misère, des regrets inutiles.

*Mémoires et Documents.*

vous préparez le malheur de vos générations les plus reculées et en recevrez les malédictions les plus violentes, les plus méritées.

Ainsi, gens sensés de toutes les classes, de tous les ordres, de tous les sexes d'Espagne, arrivez bien vite à récipiscence; vous n'avez pas de tems à perdre. Allez avec la plus humble soumission, vous prosterner aux pieds du grand homme que Dieu a envoyé pour être l'arbitre suprême des nations, le dispensateur des trônes (la reconnoissance devrait vous y entraîner, *il vous a délivré de la gent monacale*), sa grande âme pardonnera à tous vos égarements, son bon cœur le portera à vous faire rentrer dans le bercail du grand troupeau dont il s'est établi le pasteur, pour le garantir, comme il le fait avec tant de vigueur, contre la morsure des loups de la mer.

Tels sont, braves Espagnols, les conseils que vous donne, les vœux que forme pour vous un officier supérieur français qui n'est votre ennemi que parceque vous voulez être celui du Prince pour le service duquel il sacrifie ses plus douces jouissances.

Fait sans prétention à Salamanque pendant le mois de janvier 1813.

*Communication de J. COLIN.*

## TABLE DES MATIÈRES

---

### ARTICLES

COLIN (J.). La place de Napoléon dans l'histoire militaire . . .	38
DRIAULT (Ed.). Les sources napoléoniennes aux Archives des Affaires étrangères . . . . .	161
GROUARD (A.). Les derniers historiens de 1815. Ligny . . .	235, 367
LANZAC DE LABORIE (L.). Napoléon et David . . . . .	21
MARMOTTAN (P.). Un projet de Code rural sous le premier Empire . . . . .	321
MASSON (Fr.). L'inceste de Napoléon et Pauline à l'île d'Elbe . . . . .	5
MAYER (E.). Henry Houssaye, notes sur sa documentation .	76
ROLLIN (H.). L'amiral Villeneuve et Napoléon. . . . .	200
THOMAS (L.-J.). Montpellier et le Roi de Rome . . . . .	346
WEILL (G.). Les Saint-Simoniens sous Napoléon III . . . .	391

---

### MÉMOIRES ET DOCUMENTS

COLIN (J.). Journal du colonel Béchaud, de l'armée de Portugal (oct. 1812), suite et fin. . . . .	89
D... (P.). La réintégration du général Dupont sur les contrôles de la Légion d'honneur. . . . .	276
HANDELSMAN (M.). Rapport du baron Serra sur sa mission à Varsovie, 1808-1811. . . . .	407
HAUTECEUR (L.). Ingres et les artistes français à la Trinité-des- Monts. . . . .	268
KÜHN (J.). Une fête chez Madame Récamier en 1802. . . . .	259
LÉVY (R.). Un rapprochement franco-anglais en 1851. . . . .	429

*Table des matières.*

BULLETIN HISTORIQUE

DUNAN (M.). Le système continental, bulletin d'histoire économique. . . . .	115
JORGA (N.). Notes sur les publications roumaines les plus récentes concernant les deux Napoléons. . . . .	311
LÉVY (R.). Histoire intérieure des deux Empires, 2 <sup>e</sup> bulletin. . . . .	283
VILLAT (L.). La Corse Napoléonienne. . . . .	436

---

NOTES ET NOUVELLES

La commémoration du Centenaire de 1812 en Russie (J. AJALBERT). . . . .	147
La question Bazaine (ED. DRIAULT). . . . .	153
Les uniformes du premier Empire, collection du Lieutenant BUCQUOY . . . . .	155
Notes sur les toilettes de Marie-Louise (G. VAUTHIER). . . . .	461
Documents manuscrits de la collection PAOLO GALLETI. . . . .	470
Notes de lectures. . . . .	156, 464
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE. . . . .	474

---

*Le Gérant : R. LISBONNE.*